

Marc Le Bot

Les yeux de mon père



P.O.L

Les yeux de mon père

Marc Le Bot

LES YEUX DE MON PÈRE

récit

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-327-X

Pendant les semaines qui précédèrent sa mort, mon père commença de se souvenir d'événements dont, disait-il, il ne s'était jamais souvenu jusqu'alors. Et ces souvenirs portaient sur des détails infimes de son passé. Si bien que c'est à peine s'il pouvait en parler tant ils semblaient surgis dans sa mémoire hors de toute histoire racontable : comme de purs événements sans causes ni effets.

Aussi ces infimes souvenirs l'étonnaient. Encore qu'il ne doutât pas qu'ils fussent siens, ils avaient quelque chose d'étrange. Il s'étonnait de leur rien ou de leur peu de sens. Dans les instants toujours plus brefs où son regard restait

vif, ses yeux semblaient guetter leur apparition dans la chambre.

L'approche de la mort ne lui fournissait plus que des débris de mémoire. Mais elle les lui donnait en grand nombre. Le travail de l'agonie, peut-être, réduit le temps en fragments qu'il mêle dans le désordre. Telle serait l'ultime dénégation du temps, la dénégation de la mort dans le moment de sa plus grande urgence.

Il arrivait que ma mère tentât d'affermir sa mémoire. Elle ajoutait à ses souvenirs chaque fois qu'ils touchaient, pour eux, à des choses communes.

Cette sollicitude lui était importune. Au lieu qu'elle enrichît sa pensée, elle l'encombrait d'un surplus inutile. Jamais sa mémoire n'avait été aussi pleine. Elle se comblait elle-même de son propre mouvement.

Que se passe-t-il dans le corps moribond où des souvenirs brisés affluent ? Peut-être, pour se consacrer tout entier au travail de son agonie, se rend-il insensible à ce qui lui parvient du dehors. Son esprit excite sa mémoire corpo-

relle à se jeter dans tous les sens pour trouver des liaisons entre des sensations du passé et ce qu'il ressent au moment où lui et son corps se délient.

Mon père trouva, là, l'occasion d'affronter à nouveau ce qui, dans le passé, l'avait le plus vivement mis à l'épreuve des choses. Quand il citait des noms, des lieux ou seulement des objets, sa voix avait le ton de l'étonnement que donne le sentiment d'une nouvelle découverte.

Hélas ! en regard de ces arrachements et de ces brisures, pour lui, dans le tissu du temps, c'est à peine si la mort de mon père, pour moi, fut une brève déchirure.

Cependant j'écris ceci pour irriter, après coup, une de ces blessures qui ne laissent que de fines cicatrices mais dont la sourde douleur dure.

La dernière fois que j'ai vu mon père avant sa mort, je suis demeuré longtemps à son chevet. Il est sorti un bref instant de l'inconscience. Il m'a souri.

Cette image, dans mon souvenir, a la

netteté d'une photographie. Mais l'expression de mon père y est artificielle comme si le photographe, moi-même, lui avait fait tenir un instant de trop la pose.

Cette image que je forme est comme souvent sont les photographies très anciennes : en elles, un vif contraste du noir et blanc tout ensemble montre et cache.

Le même contraste marque le surgissement blanc des souvenirs et celui des trous noirs de l'oubli qui, l'un et l'autre, nous prennent par surprise. La figure de mon père que, depuis sa mort, je conserve en mémoire, me surprend vivement parce que j'en sais trop et que, cependant, j'en sais trop peu d'elle.

Je relève un défi quand je travaille à écrire de mon père en me souvenant d'abord de sa mort. J'espère me surprendre moi-même dans cet effort.

L'occasion d'une mort, l'étrangeté absolue de la mort, excite la part d'énigme qui tient aux choses de la mémoire. Comme sous le regard de Méduse, peut-être comme sous celui d'Orphée

ramenant Eurydice des Enfers, beaucoup de nos souvenirs se changent en pierres.

Je trie dans ma mémoire des cailloux. Je dégage du sable des monuments érodés, semblables aux Sphinges des déserts dont le regard, s'il ne nous tue, nous défie.

La figure de mon père me défie. Non par sa grandeur ni sa force. Mais de toutes celles que j'ai rencontrées, elle est pour moi une des plus énigmatiques. Elle est une des plus insensibles aussi.

Ainsi en est-il de toutes les énigmes. Elles sont à double face. L'une d'elles laisse apathique quand même la face inverse peut provoquer la terreur. Quelle énigme, puisqu'une énigme est une pensée sans issue, n'éveille une peur et, cependant, ne saisit l'esprit de torpeur ?

Ecrivant de mon père, de sa mort, je tâche à garder la distance où les sages de la Grèce ancienne conseillent qu'on se tienne en regard des énigmes. Ils pensaient que leur rencontre, dans les étendues du mental, était pour l'esprit un danger.

De son vivant, bien que j'aie éprouvé sa présence comme celle d'un bloc de pierre, je ne me souviens pas de m'être heurté à mon père de front. Je ne me souviens pas lui avoir causé de chagrin. Je ne me souviens pas non plus d'avoir été pour lui une cause de joie. Je me suis tenu dans l'indifférence.

Cette tactique d'évitement est vaine. On approche, impassible, les figures d'animaux fabuleux que forment les mirages dans les déserts de la mélancolie. On reporte les épreuves de l'effroi en un autre temps et ailleurs. Ce serait la vérité qu'Œdipe découvre à Colone après qu'il a méconnu la Sphinge, rencontrée aux portes de Thèbes.

Ecrivant de mon père, de sa mort, je fais œuvre de mémoire. Mais ces pierres, blanches et noires, dont nous marquons notre passé, sont-elles aussi des reliques ? Fais-je aussi œuvre de piété ?

Nos œuvres, et nos écritures, n'accompagnent pas la vie afin d'en conserver pieusement des fragments. Elles accompagnent la vie parce qu'elle part, qu'elle ne cesse de partir et que,

nécessairement, on l'accompagne. A sa suite on erre.

Cependant, comme les monuments d'Égypte, des énigmes sont nos repères dans ses espaces vains, ouverts. Elles sont comme les statues d'un temple qui serait encore à bâtir et dont nous inscrivons le plan au sol en griffant la terre, au risque que les vents ne l'effacent. Comme au fronton du temple de Ramsès qu'on voit au musée du Caire, nous voudrions qu'on puisse y lire cette inscription : « Ce temple est comme le ciel dans toutes ses dimensions. » Mais nous savons que les dimensions du ciel sont infinies et que son infinitude est une de nos énigmes.

Du vivant de mon père, je n'ai pas cru que sa mort pût m'être une douleur dont l'intensité m'accable. Je me trompais. Elle le fut un bref instant : quand un vieillard déploya, au-devant du cortège funèbre, le drapeau qui rappelait que leur vie d'hommes avait commencé par une terrible guerre.

Ainsi un mot banal donne soudain son sens à une longue phrase, incohérente, obscure.

Le seul cadavre que j'aie jamais vu est celui de mon père. Bien des années après sa mort, quand je suis arrivé aux funérailles de ma mère, le cercueil avait été refermé.

J'ai posé mes lèvres sur le front de mon père mort. Fut-ce par un mouvement spontané ? par convenance ? J'eus ce doute dans l'instant. Je l'ai encore. Je me souviens du froid de la peau sur ma bouche. Je m'y suis heurté comme on se heurte à une vitre : ce froid est une transparence entre les yeux et quelque chose qui se trouverait dans l'au-delà de notre vue. On donne à ça le nom de « cadavre », mais on ignore ce que c'est.

Je nomme le cadavre de mon père. Je dis : « son cadavre » et je dis : « mon père ». Je donne le nom de mon père à un mort.

Celui qui fut mon père se trouve entre deux noms.

Pour cette dualité, la langue manque de noms. Les noms de la mort et du cadavre sont de vains noms, des échappées du sens dans la langue.

J'ai veillé le cadavre de mon père. L'étrange est l'immobilité. Mais cette étrangeté est moins grande que d'avoir à nommer « mon père », que d'avoir à nommer d'un nom propre un cadavre.

Comme chaque fois que j'ai rencontré la mort ou seulement l'idée de la mort, mais en cette occasion plus qu'en aucune autre, m'est revenu à l'esprit le mot de Tertullien quand il dit du cadavre : « Cette sorte de chose qui n'a de nom dans aucune langue. »

J'avais quinze ans quand je lus cette phrase que cite Bossuet dans son *Sermon sur la mort*. Elle s'est gravée d'elle-même dans ma mémoire. Aussitôt, je la sus par cœur. Pourquoi ? si ce n'est parce qu'elle-même, disant le non-sens, est dénuée de sens ? parce qu'elle donne le nom du cadavre en disant qu'il n'a pas de nom ? Ou bien parce que cette phrase énonce une vérité cruelle : notre langue est pleine de vains noms pour cela qui n'a pas de sens.

Savoir par cœur est être pénétré par la lumière, qui peut être cruelle, de la langue. Si j'étais demeuré sans voix devant le cadavre de

mon père, sans cette remémoration de quelques mots sus par cœur, sa mort fût demeurée pour moi lettre morte.

Ma mère parla d'ulcères lorsque mon père fut opéré plusieurs années avant sa mort. On hésitait à nommer le cancer. Ma mère ne parla pas ou parla peu de cette première manifestation du mal dont devait un jour mourir mon père ; pas plus qu'elle ne devait trouver de mots, quand le temps fut venu, pour parler de son agonie. Elle répugnait à parler des choses du corps. Elle nomma l'hôpital et le chirurgien ; elle parla du retour de mon père dans sa chambre et de la nécessité qu'il y avait à le suppléer dans ses tâches routinières. D'ailleurs, nous ne sûmes tout cela qu'avec retard, au retour du collège, quand vinrent les vacances d'été. Ainsi j'eus l'esprit occupé, cet été-là, non par la maladie de mon père ni par la crainte d'une mort à venir, mais par le soin qui me revint de parcourir la campagne, sur sa bicyclette, pour encaisser à sa place des primes d'assurances dans les fermes.

On meurt de tout, on meurt de rien. On meurt parce qu'on est mortel. Si bien que la

pensée achoppe à rien dire de sensé de la mort. On entre, devant elle, en hébétude. J'étais en hébétude devant la mort à venir de mon père sans doute bien avant qu'il ne fût malade. Ecrivain de cette mort aujourd'hui, je m'étonne de n'avoir rien voulu en savoir qu'après coup.

Combien m'étonnent les circonstances de cet été de courses dans la campagne et que ces circonstances me renvoient, non pas aux craintes qu'aurait dû susciter en moi la maladie de mon père, mais aux seules jouissances de mon corps : à l'odeur des moissons ; à la tension musculaire qui s'accroît dans les jambes au long des heures où je pédale sur les routes ; au désir, vague mais intense, que j'avais d'arriver en quelque lieu sauvage où j'eusse été contraint de demeurer et que le sommeil m'y terrasse.

Ainsi j'ai partagé avec mon père, comme par procuration, une expérience du corps qui fut si vive que je n'ai jamais cessé, depuis, de chercher des mots pour la dire.

J'avais treize ans. Ce n'était pas ma première expérience de vagabondages solitaires.

Mais, pour la première fois, celle-ci s'accompagna d'une fatigue corporelle qui me laissait, le soir, dans la stupeur de l'esprit et l'impression heureuse d'être enfin arrivé nulle part.

Je dois encore beaucoup des mots qui obsèdent mon vocabulaire à ces impressions de l'enfance, à leur violence cet été-là. Je lie ces impressions et ces mots à d'autres souvenirs, vifs aussi, que j'ai gardés d'avoir vu mon père, l'après-midi venu, enfourcher son vélo. J' imagine, aujourd'hui, que son visage hâlé exprimait le même désir que j'éprouvai alors de ces fatigues qui ouvrent le corps à une multitude de sensations confuses.

Lorsque je nomme l'odeur des résineux, du sel marin, des algues qui sèchent sur les dunes, l'amour que j'ai de ces mots-là me donne l'amour de ces choses à nouveau. Je nomme aujourd'hui encore, alors que j'en suis loin, la lumière plus blanche au voisinage des côtes, la peur panique que j'avais des chiens à l'approche des fermes, la langue des paysans que je ne parlais pas et on s'expliquait par gestes.

Mon père a-t-il nommé de noms semblables

Je relève un défi quand je travaille à écrire de la mort de mon père. J'espère me surprendre moi-même dans cet effort.

L'occasion d'une mort, l'étrangeté absolue de la mort accroît la part d'énigme qui tient aux choses de la mémoire. Comme sous le regard de Méduse, comme sous celui d'Orphée ramenant Eurydice des enfers, beaucoup de souvenirs se changent en pierres.

Relever le défi est chercher des mots pour les dire. Le sens qu'il donnent à ce qui advint, n'est pourtant pas ce qui nous arrête. Nous écoutons aussi, en eux, leur rumeur. Les sons des mots en disent davantage que le sens des choses : ils raniment leur présence ici et aujourd'hui même.



65 F
921510-0
ISBN : 2-86744-326-1
11-92



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS